

aspirations, nos rêves ; et pas un lecteur qui ne se sente tenir à eux par quelque mal, qui est autour de lui ou en lui, hélas ! Et, quand il les voit vivre autrement que par et pour l'idée qu'ils personnifient, quand ils ne sont plus la résultante d'une thèse, mais que la thèse résulte de l'observation de leurs actes, alors, il ne sent que mieux par le relief de l'exécution que la pensée est profonde et poignante de vérité. La tête peut jouer un trop grand rôle dans l'humanité : nous avons trop de science, nous n'avons pas assez de passion. Nous faisons encore de grandes choses, mais c'est froidement, sans élan, et ces grandes choses-là peuvent rester stériles. De tout ce qui se fait, l'homme est la pierre de touche. Quand la génération a fini sa tâche, quand le siècle traîne ses dernières années, demandez-vous si l'homme est meilleur autour de vous. Et qui répondra oui, si le cœur bat moins fort, si l'enthousiasme, la générosité, le dévouement, toutes les aspirations ardentes, la soif, je dirai, la folie des grandes choses, ne sont plus que des mots ; que la jeunesse est vieille et que l'indifférentisme ronge l'humanité ? C'est que l'intelligence est un Antée qui ne reprend des forces qu'au contact du cœur, et que les vrais hommes « viri » sont ceux

...bei welchen Licht im Haupte
Sich mit Wärme paart im Herzen ⁴.

Et qui dira oui, s'il y a moins d'amour, mais plus d'appétits sensuels ; plus de richesses, mais moins d'honnêteté ; si l'esprit sait plus, mais s'il s'élève moins ; si, en un mot, il y a plus de science, mais moins de moralité, moins d'idéalisme, moins de cœur ? On se le demande en fermant le livre, sans que l'on ait l'impression d'avoir été sermonné en vers, et d'avoir lu pendant trois cents pages de la morale en action.

A. LOUIS FRANCK.

La Macédoine, par OFEIKOFF. — Philippopoli. Imprimerie centrale, 1888.

Parmi toutes les questions que soulève le règlement des affaires d'Orient, il n'y en a pas de plus complexe et de plus discutée que celle de la Macédoine.

Cette belle contrée, appelée à un si brillant avenir économique, surtout depuis l'ouverture du chemin de fer Belgrade-Salonique, est revendiquée par trois nationalités différentes, les Grecs, les Serbes

⁴ Lumière dans la tête, chaleur au cœur. *Homunculus*, p. 315.

et les Bulgares. Les Grecs prétendent que la Macédoine, la patrie d'Alexandre le Grand, est peuplée par leurs frères, et qu'elle doit tout ce qu'elle possède de civilisation à l'influence hellénique. En outre, sans la possession de la Macédoine, ils ne peuvent réaliser « la grande idée », c'est-à-dire la réunion de Constantinople à la Grèce et la reconstitution de l'empire byzantin.

Les Bulgares soutiennent que les trois quarts de la population macédonienne, y compris les musulmans slaves, sont de leur sang; que les Grecs sont très peu nombreux et qu'on ne les rencontre que sur les côtes de la mer Égée et dans quelques villes; qu'il y a dans le pays plus de Valaques-Tzinzares que de Grecs et que c'est seulement dans la partie nord-ouest qu'on rencontre des Serbes mêlés aux Skipétars.

Les Serbes ont des prétentions tout opposées. La Macédoine est sans doute, disent-ils, peuplée de Slaves; mais ces Slaves sont des Serbes, sauf dans la partie orientale de la province qui confine à la Roumélie. Ce pays doit leur appartenir, non seulement en raison de sa nationalité, mais aussi parce qu'il a fait partie de l'empire du grand Douchan et surtout parce qu'il est indispensable à l'expansion de la Serbie, qui ne peut arriver à la mer que par la Macédoine. Tous ces débats supposent ouverte la succession de « l'homme malade », c'est-à-dire de la Turquie.

M. Ofeikoff étudie à fond tous les éléments ethnographiques de la Macédoine. Il cite et discute tous les textes anciens qui montrent quelle était la race habitant le pays. Il analyse les différents dialectes qui y sont parlés, et de cette étude, il conclut que la contrée est réellement bulgare. Demandez, dit-il, aux habitants quelle langue ils parlent, à quelle nationalité ils appartiennent: ils répondront qu'ils sont Bulgares. Cyrille et Méthode, les apôtres des Sud-Slaves, nés aux environs de Salonique, étaient Bulgares. Le désir qu'ont la Grèce et la Serbie de s'agrandir ne constitue pas un droit à l'annexion.

Pour prouver que l'élément hellénique est le plus nombreux, les Grecs montrent qu'il y a plus d'élèves dans les écoles grecques que dans les écoles bulgares. Cet argument ne prouve rien. L'enseignement primaire était jusque récemment donné exclusivement par les ministres du culte ou sous leur direction. Ceux-ci étant Grecs, l'école était grecque aussi. Naguère encore, il n'y avait pas en Bulgarie d'écoles bulgares. Le grec était partout la langue de l'enseignement et du culte. Pouvait-on en conclure que la population était grecque?

Il en est de même aujourd'hui en Macédoine.

Le nombre des Grecs a constamment diminué, parce que, ne pouvant supporter les exactions et les violences des Turcs, ils ont fui la campagne pour se réfugier dans les villes et surtout aux bords de la mer, leur élément. Les Bulgares, plus patients, plus exclusivement adonnés à l'agriculture, ont pris leur place.

Mais pourquoi perpétuer ces querelles et ces antagonismes de race, alors qu'il serait si facile d'y mettre un terme? Qu'on garantisse aux populations la liberté de conscience, la liberté d'instruction, les autonomies locales, et le problème est résolu. Un village est-il en majorité grec, la langue employée dans l'église, dans l'école, dans le conseil sera le grec. Ce sera le bulgare dans les villages de cette race, le serbe dans les villages serbes. La minorité, si elle est assez nombreuse, aura aussi son église et son école à elle, et dans l'administration, les deux langues seront admises, comme cela se fait en Roumélie. Dès lors, ces hostilités de race, si regrettables dans des pays en voie de formation, disparaîtront, parce qu'elles n'auront plus de raison d'être.

Le livre de M. Ofeikoff est un vrai trésor d'érudition. Il est indispensable à quiconque voudra se renseigner sur la situation actuelle dans la péninsule des Balkans.

ÉMILE DE LAVELEYE.

La question eucharistique, simplifiée et élucidée par M. LOUIS DURAND.
Paris et Genève, 1883. 1 volume.

Sous ce titre, M. Durand, ancien pasteur de l'église évangélique de Liège, a publié depuis peu un ouvrage sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention des personnes qui s'intéressent aux études religieuses. C'est une réfutation tout à fait nouvelle du dogme de la transsubstantiation, qui est, comme on sait, le dogme le plus important du catholicisme et forme, avec la messe qui en est la conséquence, le centre du culte catholique.

L'auteur commence par établir, dans sa préface, l'origine de la controverse eucharistique : le débat remonte, dit-il, au XI^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où le diacre Bérenger, reprenant pour son compte la doctrine primitive de l'Église, se mit à enseigner que le Christ a donné aux paroles de l'institution de la Cène : *Ceci est mon corps*, le sens figuré, qui consiste à dire du signe qu'il est la chose signifiée. Dès ce jour, la question eucharistique était née, et depuis